« Quand l'ennemi venait de la mer »

Les fortifications littorales en Bretagne de 1683 à 1783

Guillaume Lécueillier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/473>

DOI : 10.4000/abpo.473

ISBN : 978-2-7535-1508-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2007

Pagination : 149-165

ISBN : 978-2-7535-0598-8

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Guillaume Lécueillier, « « Quand l'ennemi venait de la mer » », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 114-4 | 2007, mis en ligne le 30 décembre 2009, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/473> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.473>

« Quand l'ennemi venait de la mer ¹ »

Les fortifications littorales en Bretagne de 1683 à 1783

Guillaume LÉCUILLIER

Chercheur à l'Inventaire de Bretagne
Doctorant en Histoire de l'Art,
CRHIA – Université de Nantes

Province frontière², la Bretagne – à l'instar de la Normandie avec la presqu'île du Cotentin – fait figure de « bastion avancé » du royaume de France directement face à l'Angleterre. Son caractère maritime, source de richesses en raison du cabotage et des échanges commerciaux, lui confère un statut stratégique, source quant à lui de convoitises et de craintes.

À compter de la guerre de Hollande (1672-1678) et plus encore de la guerre de la Ligue d'Augsbourg qui suit de peu la Glorieuse Révolution et l'accession du Hollandais Guillaume de Nassau au trône d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, coups de main et pillages se multiplient en effet sur les villes marchandes ou dans les îles. Chaque incursion – une quarantaine de 1683 à 1783 – rappelle un peu plus la nécessité de maintenir les côtes en état de défense et de protéger des populations toujours sur le qui-vive. Face à cette montée de la « menace atlantique », la nécessité de fortifier les côtes bretonnes et notamment les principaux ports, ceux de Saint-Malo, Morlaix, Brest, Port-Louis et Lorient, afin de les mettre à l'abri des descentes de l'ennemi devient plus pressante.

Or, à un moment où, du fait des guerres, épidémies et disettes, le trésor royal est au plus bas, Louis XIV, pour lutter contre les « coups d'épingle »

1. Je reprends ici le titre de l'ouvrage de THIN, Edmond, « Quand l'ennemi venait de la mer. Chronique de deux cents ans de défense côtière en Normandie, Tatihou et la côte de la Hougue, XVII^e-XVIII^e siècles. Inventaire des fortifications maritimes de la Manche », *Les Cahiers de l'ODAC*, 1992. Ce travail marque un changement dans la manière d'étudier les fortifications puisque l'auteur réussit habilement à mêler histoire maritime et étude architecturale des fortifications.

2. NIÈRES, Claude, « La Bretagne province-frontière. Quelques remarques », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1981, p. 184-196.

anglo-hollandais sur le littoral, doit engager des sommes considérables dans la construction et l'entretien d'un système défensif de vaste envergure : corps de garde, retranchements, batteries de côte, forts et enceintes urbaines sans compter le personnel formé de canonnières, d'officiers et de troupes réglées que cela demande. Le rapport semble disproportionné mais le Roi doit montrer sa force tant aux ennemis maritimes qu'aux populations littorales qui attendent de lui la mise en œuvre de cette défense.

Face à cette guerre de harcèlement et de ravage visant à déstabiliser le royaume de France sur ses frontières maritimes dans le cadre d'une véritable « petite guerre littorale³ », la fortification – l'action de « rendre plus fort l'existant » – constitue la principale réponse à l'attaque. Trois temps principaux semblent se dégager dans le processus de mise en défense du littoral breton.

Une première vague de fortifications : l'œuvre de Vauban (v. 1683-v. 1713)

Au cours de cette première période, plusieurs alertes ont lieu, face à Barfleur (29 mai 1692), la Hougue (1^{er} juin 1692), Saint-Malo en juillet 1692⁴, novembre 1693⁵ et juillet 1695⁶, Camaret le 18 juin 1694⁷, Belle-Île mais surtout Groix, Houat et Hoëdic, ravagées en juillet 1696⁸. Cette montée des

3. L'expression est de Bois, Jean-Pierre, « Principes tactiques de la défense littorale au XVIII^e siècle », dans Bois, Jean-Pierre (dir.), *Défense des côtes et cartographie historique*, Paris, CTHS, 2002, p. 53-65.

4. Dans les semaines qui suivent La Hougue, une flotte composée d'une trentaine de navires anglo-hollandais vient en reconnaissance à Saint-Malo et y sonde les passes.

5. En novembre, Saint-Malo est attaquée par une flotte de guerre composée de 12 vaisseaux de lignes de 50 à 70 canons, 5 galiotes à bombes (mises en service en France en 1682 pour le bombardement d'Alger), 2 corvettes, 3 brûlots et de nombreuses chaloupes. L'ennemi réduit à néant le chantier du fort de la Conchée, pille puis brûle le couvent des Récollets sur l'île de Cézembre (qui sera dotée plus tard de deux batteries de côte et de retranchements). La ville-close subit un bombardement naval sans grand effet car seul 26 bombes tombent sur la ville. Le 30 novembre, une « machine infernale » ou « brûlot », véritable bombe flottante, est lancée vers la ville. La coque de peu de tirant d'eau mais jaugeant tout de même 300 tonneaux, garnie de barils de poudre et de projectiles divers : mitrailles, boulets et même vieux canons finit éventrée sur les rochers et explose. La flotte ennemie repart vers Jersey.

6. Du 15 au 17 juillet, la flotte anglo-hollandaise bombarde en vain le fort de la Conchée qui réplique comme il peut. Deux jours plus tard, c'est au tour de la ville de subir le feu. Près de 150 maisons sont touchées mais sans grand dégât. Pour éviter que pareil malheur ne se reproduise, Vauban propose des agrandissements. En vérité, il faut avant tout achever les ouvrages et les garnir de canons.

7. Le 18 juin 1694, alors que la tour Vauban est toujours en travaux, une flotte anglo-hollandaise tente une descente sur Camaret pour s'emparer des batteries de canons de la côte sud du goulet et bombarder l'arsenal. Grâce au savoir-faire de Vauban à la fois poliorcète et défenseur, l'opération se solde par une déroute anglo-hollandaise. Durant l'été, la flotte ennemie remonte la Manche bombardant au passage les ports de Dieppe (22 juillet), le Havre (26-31 juillet), Dunkerque (20 septembre) et Calais (27 septembre).

8. Une flotte composée d'une quarantaine de vaisseaux anglo-hollandaise croise durant l'été 1696 sur les côtes bretonnes : elle est notamment aperçue à Ouessant et Molène puis dans les parages de l'archipel de Bréhat.

tensions favorise indéniablement l'intégration militaire de la Bretagne au royaume. La province a en effet son rôle à jouer dans cette guerre maritime qui exige de nombreux marins. Sur terre, ce sont les paysans encadrés dans des milices garde-côtes qui prennent les armes pour défendre le littoral. Dès 1681 d'ailleurs, une ordonnance royale organise la défense des côtes découpées en ensembles fortifiés, les « capitaineries », et dotés de miliciens réunis autour d'un capitaine. Dans le même temps, à compter de 1683 et de la première inspection de Vauban, le littoral breton se couvre de chantiers de construction. La chose est plus nette encore en 1694 lorsque, pour contrer les descentes, Louis XIV nomme Vauban, « commandant de la place de Brest », un commandement interarmes concernant à la fois des troupes de terre et de mer. L'année suivante, le roi reconduit son commandement et l'élargit aux diocèses de Saint-Malo et de Dol. En mai 1695, Vauban rappelait à Le Tellier, ministre de la guerre, que de nombreuses villes de Bretagne « n'étant point fermées » couraient un grave danger.

Ainsi, à la fin du ^{xvii}^e siècle, trois grands pôles concentrent la majeure partie des ouvrages de fortifications : Brest, la ville-arsenal, Saint-Malo, le port transatlantique devenu cité-corsaire et, dans une moindre mesure, le havre de L'Orient/Port-Louis, s'étendant au sud jusqu'à la presqu'île de Quiberon et comprenant les îles de Hoëdic, Houat et surtout Belle-Île (Figure 1). Sur un littoral breton de plus de 2 600 kilomètres, le nombre de points-forts – comprendre ici les ensembles fortifiés, du simple corps de garde à l'enceinte urbaine en passant par les forts et batteries de côte – est relativement stable au cours d'un vaste ^{xviii}^e siècle, de l'ordre de 350 dont près de 30 % sont situés dans les îles formant une « contre-escarpe insulaire⁹ » comme le suggère J. Le Corre : ainsi Cézembre, l'archipel de Bréhat, celui des Sept-îles, Batz, Cézon, Ouessant, Molène, Groix, Belle-île, Houat et Hoëdic, etc.¹⁰.

Dans ces conditions, les solutions architecturales s'offrant aux autorités pour la défense des côtes bretonnes sont de cinq types principaux. La première est celle de l'enceinte urbaine. Seule celle de Brest est créée au cours de cette première période¹¹. Ici, au-delà de la défense de l'arsenal, il est question de fédérer les bourgs de Brest et Recouvrance, séparés par la Penfeld, et de concevoir une nouvelle ville tournée vers la mer, fonctionnelle, capa-

9. LE CORRE, Jérôme, *La Défense des côtes bretonnes et les principes tactiques de la guerre littorale de 1689 à 1789*, Mémoire de DEA, dact., Université de Nantes, 1998.

10. En 1779, un *État des défenses côtières du royaume* recense encore en Bretagne 342 ensembles fortifiés, rassemblant 1 390 canons, soit une moyenne de 4 pièces d'artillerie par site ; Service Historique de la Défense, Bibliothèque du Génie, MR 1091, côtes de l'Océan.

11. L'étude des plans anciens et notamment le plan de Dubuisson-Aubenay montre cependant que Brest était déjà dotée de fortifications d'agglomération en 1636. À Lorient, la première « muraille » – une protection sommaire, datant de 1744 – est donc postérieure à cette ère vaubaniennne. Elle est renforcée par des ouvrages de campagne (bastions, demi-lunes et tenailles) après l'épisode douloureux du débarquement anglais du Pouldu en 1746.

Figure 1 – Les principales fortifications dues à Vauban (1683-1707) : protéger la côte nord

ble d'accueillir une population importante si nécessaire à la Marine du Roi-Soleil. Le projet de Massiac de Sainte-Colombe, conçu au tournant des années 1670-1680, est repris et transformé par Vauban en mai 1683. Intégré dans le plan d'ensemble, le château médiéval est modernisé et adapté à l'artillerie moderne, il devient « citadelle » surveillant à la fois la ville, la campagne et le large. La ville est dotée de deux portes, celles de Landerneau et du Conquet. La fortification prévoit déjà l'essor de la ville qui suit un plan classique à damier. À Saint-Malo, l'on se contente de remanier – certes largement – les fortifications médiévales. Le 5 avril 1700, Vauban rendait son plan définitif pour Saint-Malo et Saint-Servan mais les plans du grand ingénieur restèrent dans les cartons... Son grand projet de bassin à flot et de fortifications de Saint-Servan ne fut pas réalisé notamment en raison du refus des malouins « accrochés à leur rocher », et de l'impossibilité technique (digues et écluses de grandes dimensions) et financière, d'entreprendre de si gros travaux.

Ces enceintes urbaines sont complétées par des batteries de côte. Petites ou grandes, de campagne ou permanentes, elle doivent se comporter comme celles d'un vaisseau de guerre. Établies au ras de l'eau, elles sont dotées d'un niveau de feu pour l'artillerie. Elles permettent aux boulets des canons, en jouant avec l'effet de ricochet, de balayer le pont des navires ou de les traverser de part en part en mettant le « feu aux poudres ». À ciel ouvert, la batterie a un avantage sur les casemates des forteresses (de pierre ou de terre) où les servants demeurent à l'abri mais étouffent à cause des fumées. Ici, l'efficacité du tir est supérieure mais le danger est partout : les boulets pleuvent. Le goulet de Brest fournit un parfait exemple d'utilisation de ces batteries de côte (Figure 2)¹². Ici, le dispositif mis en place par Vauban de 1683 à 1695 repose sur le croisement des feux¹³. Des positions de barrage y constituent une véritable « barrière de feu » associant deux ouvrages agissant de concert : ainsi des batteries du Minou et de la pointe des Capucins, de celles de Guiny et de Kerviniou, du Mengant (1684/1687) et de Cornouaille (1684/1696) secondée à l'est par la vieille batterie de Beaufort conçue dès 1666 par le duc homonyme, batteries de Neven et de l'ouest de la Pointe des Espagnols (batterie primitive), ou encore du Portzic et de la pointe des Espagnols¹⁴. En 1695, on compte respectivement cinq batteries sur la côte nord du goulet dite côte de Léon et sept batteries sur la côte sud du goulet dite côte de Cornouaille. La question de la défense des batteries du goulet du côté de la terre est aussi posée. Sur la hau-

12. Carte du goulet de Brest, à Brest par Vauban le 15 juillet 1695, Service Historique de la Défense, Bibliothèque du Génie, f° 33g.

13. Le programme de construction des batteries de côtes du goulet de Brest s'achève en 1700 par la réalisation de la batterie de la Pointe des Espagnols dite *batterie Vauban*.

14. En 1784, le dispositif reste largement inchangé. Seule une nouvelle batterie de côte, connue sous le nom de *batterie Robert*, a été aménagée sur la pointe de Kergadiou ; *Carte des environs de Brest où sont marqués les ouvrages qui composent le camp retranché en avant de Recouvrance dont la construction a été ordonnée par le règlement du Roi du 31 décembre 1776*, Service Historique de la Défense, Bibliothèque du Génie, Atlas des côtes de France, Atlas 69a, Brest/Ouvrages extérieurs, 1784.

Figure 2 – Les principales fortifications autour de Brest

teur du Mengant, une tour faisant réduit, achevée dès 1687, flanque l'angle nord-ouest de la batterie haute. En 1694, Vauban y projette la réalisation d'un vaste ouvrage à cornes avec demi-lune pour « occuper le terrain qui commande la batterie¹⁵ ». Pour protéger les sept batteries de la côte sud du goulet, dite côte de Cornouaille, d'une attaque à revers, Vauban avait proposé lors de son troisième voyage à Brest en 1689 de « couper la gorge de la presqu'île de Roscanvel, pièce très dangereuse pour Brest ». Tracé en mai 1693¹⁶ et mis en œuvre fin mai 1695 par Vauban lui-même, l'ouvrage se présente comme un retranchement soutenu en son milieu par un fort carré bastionné. Réalisé dans l'urgence et avec très peu de fonds, seuls les retranchements précédés de palissades et une demi-lune du fort sont achevés à la fin du XVII^e siècle¹⁷.

15. Service Historique de de la Défense, Vincennes, Plan de la batterie de Léon dit fort du Mengant, à Brest par Mollart, 30 novembre 1696.

16. Service Historique de de la Défense, Vincennes, *Carte d'une partie du goulet de la rade de Brest et de la côte de Camaret où sont marqués les ouvrages faits et ceux qui sont proposés à faire*, 17 mai 1693 par l'ingénieur Traverse.

17. L'on peut noter que, du retranchement de Vauban aux fortifications extra-urbaines (grands travaux réalisés de 1777 à 1784 pendant la guerre d'Indépendance américaine),

De manière plus ponctuelle, l'on édifie des tours de défense côtière. Deux grandes familles de tours de ce type sont construites sur les côtes bretonnes. L'on trouve d'une part la tour avec batterie basse : elle combine l'avantage du tir rasant (tir à couler) et des tirs plongeants de mousqueterie en défense rapprochée. Ainsi celles des îles d'Houat et de Hoëdic (1686-1692), du Mengant (1687) et la Tour Vauban à Camaret (1693-1696). D'autre part, la tour avec batterie haute (plate-forme d'artillerie) associe quant à elle l'avantage du tir de bombardement et des tirs plongeants de mousqueterie en défense rapprochée. Les exemples les plus remarquables sont les tours des Hébihens, et de Tatihou et La Hougue en Normandie, construites entre 1694-1697. De manière plus générale, la tour permet tout d'abord de voir plus loin : à la fois poste de surveillance et corps de garde, elle offre la possibilité d'anticiper l'arrivée de l'ennemi afin d'avoir le temps de mettre en place une contre-attaque. Elle permet ensuite de dominer l'espace maritime à défendre (la zone de mouillage des navires amis) tout en évitant par la « bombarderie » que les ennemis ne « tiennent le mouillage ». Enfin, la tour est dotée d'une capacité d'auto-défense, grâce à un plan de feu perfectionné pour les armes à feu portatives, mousquets puis fusils. À Ouessant ou au cap Fréhel (1699-1700), la tour évolue en fanal (phare doté d'une torchère) mais il reste toujours la possibilité de l'armer en cas de conflit. Elle est avant tout un poste d'observation : guet et signaux.

Le fort à la mer se décline selon différentes versions. Le fort « classique » repose sur le principe de l'occupation totale du rocher. De plan massé, il comprend deux niveaux de feu : d'une part la batterie haute, qui permet de tirer à longue distance dans toutes les directions, dans les gréments et mâtures ; d'autre part la batterie basse dite rasante placée sous casemate, qui, elle, permet de faire feu en éventail et de suivre l'évolution de la flotte ennemie. Le fort à la mer est conçu comme un navire de haut bord. Autonome, il ne doit compter que sur lui-même. Ainsi les voûtes protègent-elles non seulement les servants des pièces mais aussi et surtout les espaces de vie : les casernements et la chapelle pour le salut des âmes, la citerne alimentée par les eaux pluviales et le magasin à poudre. En Bretagne, seuls deux édifices peuvent être considérés comme de véritables forts à la mer : le fort dit château du Taureau¹⁸, en baie de Morlaix, et le fort de la Conchée, au large de Saint-Malo.

Le fort à la mer « hybride » de la batterie de côte est quant à lui construit sur un rocher ou un îlot. Il combine du côté de la mer une batterie de grande dimension et du côté de la terre une fortification « terrestre ». Ce type de fortification comporte un seul niveau de feu pour l'artillerie. Du côté de la terre, la gorge est protégée d'une attaque terrestre par un front

les lignes de Quélern garderont longtemps une dimension fortement géostratégique. Un fort est construit de 1852-1854 sur les plans quelque peu modifiés du fort de Vauban.

18. Le fort primitif date du milieu du XVI^e siècle. Aujourd'hui seule la tour d'artillerie rappelle le premier ouvrage. Sur cet ouvrage, LECUILLIER, Guillaume, *Le Taureau, forteresse Vauban, baie de Morlaix*, Morlaix, Skol Vreizh, 2005.

bastionné (demi-bastions) percé de nombreux créneaux de mousqueterie. La hauteur et les ouvertures de tir doivent dissuader les éventuels ennemis de toute approche. Les édifices logistiques – magasin à poudre, hangar pour le matériel d'artillerie, corps de garde et chambre de l'officier – sont regroupés dans un bâtiment de type longère. Les représentants de cette famille architecturale construits de 1689 à 1700 sont regroupés dans la baie de Saint-Malo : Saint-Malo, le fort du Petit Bé, du Grand Bé et le fort National et celui de l'île Harbour (Figure 3).

Enfin, dernière grande forme de fortification, l'île-fort constitue en général un ensemble fortifié de grandes dimensions. Elle a pour but d'observer et de protéger une vaste zone de mouillage où les navires amis font relâche. Contrairement au fort à la mer, l'île fort est constituée de parties distinctes : ouvrages d'entrée avec fossé, enceinte en redan, porte ; mur d'enceinte faisant banquette de tir ; batteries de côtes ; édifices logistiques tels les magasins à poudre ou hangar pour le matériel d'artillerie ; casernements ; enfin tour ou redoute faisant réduit défensif. L'île fort comporte plusieurs niveaux de feu pour l'artillerie et des ouvrages d'infanterie permettent une défense rapprochée en cas d'attaque terrestre. Deux exemples correspondent à cette famille architecturale : à Landéda, le fort Cézou (1694-1695) et à Perros-Guirec. À une autre échelle, la citadelle et les fortifications de Belle-île correspondent elles aussi au concept d'île fort.

Quant au fort de l'île aux Moines, proche par bien des aspects dans sa conception, il est cependant construit dans un autre contexte, entre 1740-1746, alors que la reprise des raids britanniques conduit à relancer l'effort de fortification.

La reprise de l'effort de fortification sous la pression des raids britanniques (1744-1763)

Après trente et une années de paix navale consécutives au traité d'Utrecht, la guerre reprend sur les côtes bretonnes en 1744. Cependant, à la tactique des raids côtiers ou de la bombarderie des ports – comme à Saint-Malo en 1693 et 1695 –, se sont substituées des opérations combinées, préfigurées en 1694 par l'attaque contre Camaret : les opérations navales doivent permettre un débarquement terrestre de grande envergure. Pourtant, face aux descentes qui se multiplient, les solutions semblent non seulement peu novatrices mais encore largement dictées par les événements.

Ainsi, l'année 1746 marque-t-elle une reprise des projets de fortifications sur la côte sud, particulièrement menacée. En effet, en l'espace de quelques mois, les opérations se sont multipliées. En septembre, plus de 5000 hommes de troupe britanniques ont débarqué dans l'anse du Pouldu et tenté de prendre – en vain – la ville de Lorient. En octobre, les forces de l'amiral Lestock, après être passées en presqu'île de Quiberon, dévastent les îles d'Houat et Hoëdic où, en raison d'une résistance plus que timide,

« Quand l'ennemi venait de la mer »

Figure 3 – Les principales fortifications autour de Saint-Malo

les tours de Vauban sont prises sans combat et sabordées. Aussi l'île de Groix est-elle dotée de plusieurs batteries de côtes¹⁹. À Belle-île, de 1747 à 1749 – puis de nouveau entre 1756 et 1761 voire 1771 à l'initiative du Duc d'Aiguillon –, l'ingénieur de La Sauvagère transforme les barrages de plages de campagne en fortifications permanentes.

Pour la défense de Brest et notamment la protection des grèves des Blancs-Sablons et de Cornouaille, les solutions adoptées sont moins durables. Deux camps militaires y sont mis en place en 1744, 1746 et 1747 à l'initiative d'Alexis-René, baron de Coëtmen, gouverneur de Tréguier, maréchal de camp, commandant de Brest et de la Basse-Bretagne, pour l'entraînement des milices garde-côtes. L'un, aux Blancs-Sablons (Le Conquet) regroupe 1 000 hommes issus de 10 compagnies garde-côtes des environs de Brest²⁰. L'autre s'installe à Quélern, en Roscanvel, dans la presqu'île de Crozon. On y apprend notamment l'ordre et le maniement des pièces d'artillerie et du fusil²¹. D'autres camps, plus à l'intérieur, à Hennebont, pour la protection de Lorient, et à Landerneau, pour celle de Brest sont eux réservés aux troupes réglées et montées même si on envisage un temps d'en faire venir – une partie du moins – en cantonnement aux Blancs-Sablons comme l'avait déjà projeté Vauban en 1695.

C'est derechef sous la pression des événements, à compter de 1756, que de nouvelles mesures défensives sont adoptées (Figure 4), même si le climat d'opposition larvée entre la France et la Grande-Bretagne depuis 1748 a parfois conduit à prendre les devants. La plupart de ces dispositions sont dues au duc d'Aiguillon, commandant en chef de Bretagne de 1753 à 1768. Celui-ci distingue ce qu'il appelle la « défense du local » – les enceintes urbaines protégeant les ports, comme au Palais à Belle-Île – et la « défense de protection » – batteries de côtes, corps de garde et forts permettant la protection de la frange côtière et des mouillages si nécessaires au cabotage²². Il œuvre donc en faveur d'une rationalisation de la milice garde-côtes et divise le littoral breton en vingt capitaineries d'un bataillon chacune. Les miliciens sont divisés entre les compagnies de paroisses chargées uniquement du guet de la mer et les compagnies détachées instruites au maniement des armes et chargées de combattre²³. L'instruction militaire permet par ailleurs l'amélioration des troupes. Son travail ne se limite pas

19. L'île est inspectée par le Duc d'Aiguillon en 1756 et 1760.

20. Ces troupes sont originaires de la capitainerie de l'Aber Wrac'h (1 compagnie), de celle de Brest (3 compagnies), de Crozon (4 compagnies), enfin de de la capitainerie d'Audierne/Douarnenez (2 compagnies). Ces troupes, soldées, sont relevées deux fois par mois.

21. Le mousquet, arme à feu portative à canon long, crosse d'épaule et âme lisse est employée du XVI^e au XIX^e siècle. C'est l'ancêtre de notre fusil actuel. Arme d'infanterie utilisé notamment par les mousquetaires du Roi.

22. HELLEU, Charles, *Le Duc d'Aiguillon, défenseur des côtes de Bretagne pendant la guerre de Sept Ans (1756-1761)*, Mémoire de maîtrise, dact., Paris IV, 1984, 145 p.

23. Les compagnies détachées furent remplacées en 1778 par des compagnies de canoniers, rattachées quant à elles aux directions d'artillerie.

« Quand l'ennemi venait de la mer »

à la modernisation de l'existant, il propose ainsi d'améliorer les réseaux de communication, et notamment les grands chemins, afin de permettre l'arrivée plus rapide de renforts composés de troupes réglées.

C'est aussi et surtout au cours de cette période que l'on conçoit de nombreux forts, quand bien même les projets du commandant en chef s'opposeraient à ceux de Frézier, directeur des fortifications de Bretagne de 1739 à 1764. Ainsi des positions de l'île Dumet, dont la batterie circulaire et les casernements voûtés pour 60 hommes sont construits entre 1756 et 1758. À Penthievre, le fort barrant l'entrée de la presqu'île de Quiberon est achevé en 1760-1761 tandis que des redoutes sont établies (Figure 5). À Pen Mané, l'on édifie des ouvrages à cornes pour 800 hommes couvrant l'arsenal de Lorient : commencés en 1761, ils ne sont achevés que pendant la Guerre d'Indépendance américaine en 1779. Ce sont aussi les ouvrages de Kernevel, Kéragan – aujourd'hui Fort-Bloqué – où une batterie, construite en 1749, est agrandie en 1755, ou encore du Loc'h : l'on construit ici en 1756 une redoute pentagonale à cavalier d'artillerie pour 60 hommes reliée aux batteries et retranchements de plage par deux poternes. Par ailleurs, les approches terrestres de Lorient sont protégées par les lunettes de Kerlin et du Faouëdic, construites respectivement en 1755 et 1758. Le duc d'Aiguillon défend aussi un projet de fort de La Cigogne au centre de l'Archipel des Glénans. Les travaux débutent dès 1755 sur un plan de La Sauvagère. Sur les îles d'Houat et Hoëdic, après de nombreux projets restés sans suite²⁴, il faut attendre 1757-1759 pour qu'à la demande du duc d'Aiguillon, des ouvrages de fortification soient reconstruits en lieu et place de ceux détruits en 1746. Enfin, à Saint-Malo, l'ouvrage de la Cité (Saint-Servan) dominant la Rance est doté de fortifications et de casernes sur un projet de l'ingénieur Frézier.

Ce dernier exemple illustre parfaitement le caractère assez vain de tous ces efforts. Rien n'empêche la poursuite – voire l'intensification – des raids. Inutile d'insister ici sur les opérations contre Saint-Malo en juin et septembre 1758. En septembre 1760, le fort de l'île Dumet, nouvellement construit, est incendié. Les îles de Houat et Hoëdic sont à nouveau occupées en 1761 tandis qu'en juin de la même année, la citadelle de Belle-île est vaincue par le général Studholme Hodgson après un mois de siège. L'officier britannique a en fait profité d'un point faible de la citadelle décrit par Vauban dès 1683 : le front du port. L'île sert durant deux ans de base navale avancée à la flotte britannique pour perturber les communications entre les arsenaux français avant d'être échangée contre l'île de Minorque lors du Traité de Paris en février 1763.

24. Parmi ceux-ci, notons celui de Frézier qui prévoit d'aménager une petite tour carrée – préfigurant celles du modèle 1811 – à la place de chacune des tours détruites.

« Quand l'ennemi venait de la mer »

Figure 5 – Les principales fortifications autour de Lorient

**Une rupture technique :
les fortifications de la fin du XVIII^e siècle (1763-1783)**

Tirant les leçons des descentes de la guerre de Sept Ans, les autorités militaires cherchent à profiter de la période de paix qui suit le Traité de Paris pour poursuivre l'œuvre de fortification des côtes bretonnes. Dès 1763, le duc de Choiseul, successivement secrétaire d'État à la Guerre et à la Marine puis aux Affaires étrangères, charge Filley, lieutenant-général du corps royal du Génie de « chercher les moyens d'agrandir l'étendue du port [de Brest] pour le mettre en état de contenir le nombre des vaisseaux, de construire les ateliers, magasins, nécessaires à cette augmentation, d'assurer ces nouveaux établissements en temps de guerre contre les entreprises

de l'ennemi ». Cette demande s'inscrit dans sa volonté de réformer l'armée et la marine.

L'année suivante, Filley propose des agrandissements de l'enceinte urbaine de Brest afin de couvrir les collines qui dominent la ville. Il y utilise le système de fortification qu'il avait nommé la « mezalectre » ou « défense du milieu » : du côté de Recouvrance, est édifié l'ouvrage à corne de Quéliverzan, du côté de Brest, l'ouvrage couronné des hauteurs du Bouguen et du Ménès tandis qu'un autre ouvrage à corne est construit sur la carrière du Pape. Dajot, son successeur en 1770, poursuit la réflexion et propose la construction des forts de l'île Longue, de Lanvéoc, de Plougastel, du Corbeau ainsi que la rectification des lignes de Quélern et de l'ancienne enceinte en terre faite autour des batteries du Portzic : le fort de terre. Les forts de la rade, l'ouvrage à corne de Quéliverzan et, sur les hauteurs du Kerango, les deux lunettes du Stiff – finalement détruites sur ordre du roi du 23 août 1779 – sont quant à eux érigés de 1774 et 1775.

À compter du milieu des années 1770, la question des fortifications littorales sur les côtes bretonnes se pose à nouveau avec acuité alors que l'équilibre des forces navales semble se rétablir avec l'Angleterre et que la France de Louis XVI soutient tacitement le marquis de La Fayette et les *Insurgents* américains en guerre. Ainsi que l'illustrent les exemples évoqués plus haut, deux zones sont plus particulièrement concernées : Brest, ville-arsenal, berceau et refuge de la flotte en reconstruction²⁵ et Saint-Malo, le port corsaire. Dès 1776, le marquis de Langeron, lieutenant général des armées du Roi, commandant en chef de la division de Bretagne est nommé par Louis XVI « commandant en chef des grands travaux de Brest et de la construction du fort de Châteauneuf auprès de Saint-Malo ». Un nouveau plan d'ouvrages est soumis au roi. Son but est d'éviter tout incendie du port par les mortiers anglais dont la portée dépasse les 4000 mètres :

« Premièrement : couronnement des hauteurs du Bouguen et du Ménès²⁶.

Deuxièmement : construction de cinq forts (Le Portzic [agrandissement des ouvrages existants], Saint-Pierre [Montbarey], Keranroux, Questel Bras, Penfeld) en avant de Recouvrance, afin de former un camp retranché et d'arrêter l'ennemi à distance de Brest. Ils doivent être assez respectables pour obliger l'ennemi aux préparatifs d'un siège en règle et à la fois tirer leur plus grande défense de la part de l'artillerie afin de pouvoir être défendus par le moins de monde possible. Il est nécessaire de chercher la position

25. Au sujet de la défense de Brest contre une attaque terrestre durant la guerre d'Indépendance Américaine, voir l'étude de BESSELIEVRE, Jean-Yves, *Les travaux de fortification de Brest à la fin du XVIII^e siècle, 1776-1784*, Mémoire de maîtrise, UBO, 1996, 229 p. Cette étude s'appuie sur le *Fonds Langeron* (papiers du gouverneur militaire de Brest, 1776-1789) conservé aux Archives Municipales de Brest.

26. Les augmentations de l'enceinte sur la hauteur de la Carrière du Pape sont encore en projet en 1790.

où ils pourraient découvrir en avant la plus grande étendue de terrain et dans leur tracé à diriger une partie des feux de manière qu'ils se protègent mutuellement.

Troisièmement : rectification des Lignes de Quélern²⁷. »

Validées par le règlement royal du 31 décembre 1776, les nouvelles fortifications extra-urbaines de Quélern, l'ouvrage fortifié du Bouguen et la ceinture de forts détachés autour de la ville sont construits par les troupes de 1776 à 1784. Pierre-Jean de Caux, directeur des fortifications de Basse-Normandie qui œuvra à Cherbourg et à Brest, dresse en 1777 les premiers projets de forts détachés pour Brest. Ces forts à cavaliers d'artillerie se flanquant mutuellement sont une innovation majeure dans l'architecture militaire, préfigurant l'éclatement de la fortification²⁸. Leur capacité de résistance est bien supérieure à une simple redoute puisqu'ils offrent à la fois une plate-forme d'artillerie autorisant des tirs d'actions lointains, et des casemates à feux de revers placées dans la contrescarpe pour battre le fossé et parer à un éventuel contournement.

En arrière de Saint-Malo, le Fort de Saint-Père²⁹, vaste quadrilatère bastionné, connu aussi sous le nom de Fort de Châteauneuf est construit de 1777 à 1785 sur des plans de l'ingénieur de Caux. Il est établi au croisement des routes Saint-Malo/Rennes et Dinan/Pontorson. Sa fonction est de protéger Saint-Malo d'une attaque terrestre et de contrôler la remontée de la Rance par de l'artillerie, les approches du fort sur l'est étant protégées par des marais. À Cancale, le fort des Rimaux, sur l'île homonyme, projeté dès le 11 juillet 1704 par l'ingénieur Garangeau qui y prévoyait un fort bastionné doté d'une grande batterie rasante dominée par une tour d'artillerie casematée, est enfin construit. Il doit quant à lui protéger de ses canons le mouillage de la rade de Cancale, utilisé par la flotte britannique en 1758.

Tandis que le programme de construction des fortifications est en voie d'achèvement, une nouvelle paix vient l'interrompre : dès mai 1783, Louis XVI ordonne en effet le désarmement des côtes.

•

Les ingénieurs – dont Vauban, le premier de tous – se sont, en Bretagne, bornés tout au long d'un long XVIII^e siècle allant de 1683 à 1783 à fortifier le littoral en le dotant de retranchements, forts et batteries de côte aptes à refouler l'assaillant sur la plage³⁰. La période vaubaniennne se caractérise par la mise en place d'un système défensif littoral cohérent associant ouvra-

27. *Ouvrages extérieurs de Brest, précis historique des ouvrages ordonnés par le Règlement du roi du 21 décembre 1776*, Service Historique de la Défense, Bibliothèque du Génie, Atlas des côtes de France, Atlas 69, Brest, Ouvrages extérieurs, 1777 par De Caux.

28. BESSELIÈRE, Jean-Yves, « Les ouvrages extérieurs de Brest (1776-1784) : les prémices de la fortification détachée », *Cahier du Centre d'études d'histoire de la Défense*, 1999, n° 10, p. 153-163.

29. En partie ruiné durant la Seconde Guerre mondiale, c'est ce fort, racheté par la commune, qui accueille chaque année en août le festival de la *Route du Rock*.

30. LECUILLIER, Guillaume, *La Route des fortifications en Bretagne et Normandie. Les étoiles de Vauban*, Paris, éditions du Huitième jour, 2006.

ges de fortifications et organisation logistique de grande ampleur sur un territoire énorme. Les grands travaux de fortifications littorales entamés sous Louis XIV se poursuivent sous ses successeurs selon des formules très classiques. Il faut attendre la fin du XVIII^e siècle pour voir, à Brest, l'introduction de véritables innovations, avec la construction peu avant la Guerre d'Indépendance américaine de forts détachés, créant un vaste camp retranché en avant de l'enceinte urbaine.

Pourtant, toutes ces fortifications n'ont guère fait la preuve de leur efficacité militaire. Il est vrai cependant que, de Vauban aux dernières années du XVIII^e siècle – voire à la Seconde Guerre Mondiale –, ces édifices ont aussi d'autres fonctions. Ils sont un exceptionnel moyen de dissuasion et, plus encore, de propagande. Les portes, outre leur aspect fonctionnel, matérialisent la magnificence du Roi. Certes, l'on sait que l'ennemi peut débarquer sur n'importe quelle plage, mais on préfère encore et toujours défendre ses arsenaux ou ports par une défense statique – que tout le monde voit – plutôt que par une autre, mobile mais invisible et lointaine, celle que constituent les flottes de guerre.

L'une des convictions de Vauban était justement l'indéfectible articulation entre une défense statique, reposant sur ses fortifications, et une autre, mobile, tant en mer qu'à terre. Cette forme de combat, sorte de « petite guerre littorale » tardivement appliquée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, relève cependant d'une stratégie essentiellement défensive, celle choisie par une France en situation chronique d'infériorité.

RÉSUMÉ

Province frontière, la Bretagne fait figure de « bastion avancé » du royaume de France directement face à l'Angleterre. À compter de la fin du XVII^e siècle, les coups de main se multiplient en effet sur les villes marchandes ou dans les îles. Chaque incursion – une quarantaine de 1683 à 1783 – rappelle un peu plus la nécessité de maintenir les côtes en état de défense. Face à cette montée de la « menace atlantique », la nécessité de fortifier les côtes bretonnes afin de les mettre à l'abri des descentes de l'ennemi devient plus pressante.

Les grands travaux de fortifications littorales, entamés sous Louis XIV à l'initiative de Vauban, se poursuivent, sous la pression des raids britanniques, selon des formules très classiques au XVIII^e siècle. À compter du milieu des années 1770, deux zones sont plus particulièrement concernées : Saint-Malo et Brest, où la construction de forts détachés créant un vaste camp retranché en avant de l'enceinte urbaine constitue une innovation majeure dans l'histoire de l'architecture militaire.

ABSTRACT

Brittany, as a frontier province, formed a "forward bastion" of the Kingdom of France, directly opposite England. From the end of the seventeenth century there were numerous British attacks on the province's islands and merchant towns. Every one of these forty or more assaults was a reminder of how necessary it was to keep the coasts in a state of defence.

The continuing pressure of British raids meant that the works of coastal fortification, begun under Louis XIV and directed by Vauban, were developed throughout the eighteenth century according to the established patterns of military engineering. From the mid 1770s two regions were most directly affected: Saint-Malo and Brest. In the latter case the construction of detached forts created a vast entrenched camp in advance of the city walls, a major innovation in the history of military architecture.